

Jean-François MARCEL, Dominique BROUSSAL, *Je pars en thèse. Conseils épistolaires aux doctorants*

Toulouse, Éd. Cépaduès, 2020, 258 pages

Sonny Perseil



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26259>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.26259](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26259)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2021

Pagination : 540-542

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Sonny Perseil, « Jean-François MARCEL, Dominique BROUSSAL, *Je pars en thèse. Conseils épistolaires aux doctorants* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 20 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26259> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26259>



le quotidien et « aspirent à pérenniser un système qui "fait sens" pour eux » (p. 189).

Dans le dixième chapitre, Anaïs Bovet pose une double hypothèse : d'une part, « la mise en mouvement n'est possible que parce qu'elle s'accompagne d'un imaginaire de rupture » (p. 200) et, d'autre part, « la matérialité utopique, quand elle s'incarne dans des actions, ne peut qu'être le projet inachevé d'une utopie de départ » (p. 200). Son argument tient du « processus cognitif » (p. 206) émancipatoire, de rupture, qui rend l'action possible mais aussi de la temporalité de l'Utopie qui se situe dans celle d'un « futur désirable » (p. 207). De fait, « l'utopie se doit de demeurer inachevée, d'être une brèche au sein de l'idéologie, un interstice qui travaille les limites de la réalité [...] et finalement une alternative, dont on peut toutefois se questionner sur la désirabilité tant elle tend à nouveau à reverrouiller l'horizon des possibles » (p. 209). Pour l'auteure, la matérialité utopique se trouve dans l'action.

Christian Drevet, dans le dernier chapitre, procède alors d'une rétrospective des Utopies « par les objets, valeurs et notions qu'elle a initié » (p. 236) et évoque tour à tour Thomas More, Étienne-Louis Boullée, Kazimir Malevitch, Iannis Xenakis, Rem Koolhaas, Franck Gerry, Yona Friedman, Roland Castro pour ne citer qu'eux. « Et après ? » (p. 235) Soit, et maintenant ? « L'espoir [est] une stratégie du possible, il est le moteur principal du projet, et notamment du projet architectural » (p. 235). « L'espérance dans la contingence de "ce qui arrive" et la nouvelle transcendance du réel sous-jacente souhaitent une longue vie à l'utopie qui va continuer à marcher à côté de la réalité en faisant le dessein d'un présent "autre" dans une ontologie du désir et du devenir » (p. 236).

« Hors champs », Roger Winterhalter propose de revenir sur son expérience politique d'élu de la République à Lutterbach en Alsace, d'« accession au pouvoir, [d']utopie réaliste, [d']apprentissage de la démocratie et de l'autogestion » (p. 245). Sur la base d'un programme enclin à « l'utopie de l'amour et de la fraternité » (p. 244) comme autant « d'initiatives et d'expérimentations qui laissent préfigurer qu'un autre monde est vraiment possible » (p. 259).

Considéré comme un travail en cours, les auteurs de l'ouvrage proposent en forme de conclusion de poursuivre leurs réflexions au sein d'un collectif

constitué, le collectif Mu, et aux personnes intéressées à prendre contact avec eux à l'adresse suivante : projcolmu[at]gmail.com.

Cécile Duchein-Courtine

Université de Perpignan Via Domitia, ART-Dev, F-66000
Perpignan, France
courtinec1[at]gmail.com

Jean-François MARCEL, Dominique BROUSSAL, Je pars en thèse. Conseils épistolaires aux doctorants
Toulouse, Éd. Cepaduès, 2020, 258 pages

La première source d'étonnement de cet ouvrage collectif, écrit par 13 enseignants-chercheurs en sciences de l'éducation, réside dans l'originalité de la forme. En effet, le livre est rédigé, comme son sous-titre l'indique, en chapitres qui sont autant d'échanges, généralement entre directeurs de thèse et doctorants, voire jeunes docteurs. Passée la découverte de ce style sympathique et vivant, force est de constater à quel point la mécanique fonctionne bien. Ces courriers, qui sont des e-mails fictifs, sont fort agréables à lire et, surtout, immédiatement situés dans des exemples concrets de questions que peuvent se poser les thésards. Ils permettent ainsi de conférer à l'ensemble un véritable sens pratique, en correspondant effectivement aux principales interrogations que l'on peut rencontrer en doctorat. Contrairement à ce qui aurait pu se passer pour une publication qui aurait consisté en une succession de conseils professoraux, ces échanges n'ennuient jamais, bien au contraire. Ces messages sont vifs, courts et précis : ils parviennent sans mal à retenir l'attention du lecteur.

La force de cette écriture tient aussi à l'humour qui est savamment distillé tout au long de ce livre, ce qui est sans doute la deuxième bonne surprise formelle de cette publication. Tous les personnages ont des noms fictifs, évoquant des villes, des régions ou des pays (Hussein Tropez, Evita Rascon ou encore Ambre Tagne et Séraphin Lande) qu'apprécieront les amateurs des blagues « Monsieur et Madame ont un fils, comment s'appelle-t-il ? ». Mais au-delà de ces calembours un peu faciles, un véritable sens de l'ironie s'exprime parfois, sur un ton volontairement pince-sans-rire, ce qui ajoute au plaisir de la lecture. On retiendra tout particulièrement un passage des plus amusants, « Faire sa place » (p. 167), qui explique le ratage de la présentation de ses travaux de recherche par un malheureux doctorant (Raymond Tauban, que tout le monde a sans doute connu au moins une fois dans sa vie !), qui n'arrive pas à capter l'attention d'un public de professionnels. Une participante bien

intentionnée expliquera au thésard maladroit qu'il tient un discours trop critique et qu'il devrait davantage s'intéresser aux acteurs de terrain, alors que son directeur de thèse sera plus sévère, en lui reprochant son arrogance, justifiée sans doute par sa jeunesse et son inexpérience.

Enfin, les auteurs des propos conclusifs du livre ont aussi choisi une forme originale, en comparant point par point le cheminement doctoral à l'Odyssée d'Ulysse. Cela représente une synthèse là encore des plus inattendues. D'autant plus que le mot de la fin est pour ainsi dire chanté, par la publication d'une ritournelle signée Simon Berjeault, *Le Minotaure*. Le refrain, plein de motivation, se passe de commentaire : « Tu vas finir ta thèse » (p. 241-243) !

Si la forme du livre est très appréciable, le fond ne l'est pas moins. Comme son titre le laisse penser, l'ouvrage s'adresse essentiellement à tous ceux qui souhaiteraient commencer une thèse de doctorat. Il a pour ambition, en suivant chronologiquement toutes les étapes de ce qui s'avère être une aventure intellectuelle enthousiasmante, de permettre aux candidats à ce long périple de connaître, en quelque sorte de l'intérieur grâce à la forme épistolaire, les dessous de la thèse. Construit en trois parties, il commence donc logiquement par le choix de s'engager dans cette entreprise, en abordant les aspects les plus importants liés à cette décision, et notamment les financements et la détermination du directeur de thèse. Il se poursuit, avec une certaine vigueur pédagogique, en essayant d'aider les doctorants à définir leur problématique et leur méthodologie, et se termine évidemment par l'organisation de la soutenance et la recherche de postes après la délivrance du diplôme.

Parfois guide pratique, en indiquant des « bons plans » pour mieux socialiser, trouver des interlocuteurs, publier ou communiquer en cours de thèse, l'ouvrage ne déçoit jamais dans sa concision, qualité dont font systématiquement preuve les répondants fictifs aux multiples interrogations des thésards désorientés. À ce titre, l'ouvrage est vraiment à conseiller à tous les – futurs – doctorants. Ainsi que cela est exprimé, l'idée directrice de cette publication est bien de proposer « tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la thèse sans jamais oser le demander » (p. 230). Et cette promesse est presque totalement tenue.

En effet, quelques éléments peuvent tempérer, légèrement, cette positivité communicative que transmet le livre car oui, si on n'est pas encore inscrit en doctorat, on a vraiment envie, au terme

de cette publication, de franchir le pas, ce qui est d'ailleurs aussi l'un des objectifs avoués de l'ouvrage. Et justement, le premier oubli majeur de cette publication est peut-être... le manque de négativité ! Si les doctorants qui écrivent à leurs pairs ou à des enseignants-chercheurs confirmés pour leur confier leurs problèmes rencontrent des difficultés, celles-ci ne sont en général pas très graves et les répondants parviennent toujours à trouver rapidement une voie efficace d'amélioration, voire de résolution. Or, dans la « vraie » vie des thésards, il existe parfois des embûches redoutables qui finissent très mal. La question du conflit, avec le directeur de thèse, qui arrive rarement mais qui survient tout de même régulièrement, ou avec des institutions comme l'école doctorale, est évitée. Un certain nombre de thèses sont pourtant restées inachevées de ce fait. D'autres doctorants, plus persévérants, ont réussi à aller jusqu'au bout en changeant d'encadrant ou d'établissement. On pourrait aussi évoquer d'autres problèmes, parfois plus personnels, qui peuvent toucher doctorant comme directeur de thèse : la maladie, la mort, pour ne pas parler d'un sujet qui semble plus fréquent, le harcèlement dans l'enseignement supérieur et la recherche. Les auteurs, en ne souhaitant pas aborder les aspects les plus délicats, ont donc délibérément fait le choix de ne montrer que les beaux côtés de cette initiation, ou du moins les moins effrayants. Et on le comprend, puisque leur volonté était précisément de convaincre de partir en thèse. Somme toute, comme des sergents-recruteurs qui ne vont pas forcément évoquer dans le détail toutes les horreurs de la guerre. Sans vouloir ternir le tableau, le fait est que l'entrée en doctorat a aussi occasionné des dégâts humains importants et gâché de nombreuses vies.

Peut-être que cette caractéristique n'est cependant pas partagée par toutes les disciplines. Or, dans ce livre, et c'est là l'une des limites pleinement assumée par les auteurs, il ne s'agit que de sciences de l'éducation. Ce champ de recherches et d'enseignements possède évidemment des particularités qui ne peuvent être transposées partout. C'est tout spécialement le cas pour le rapport au terrain et le déroulement de la thèse en recherche-intervention. À plusieurs reprises, il est affirmé que la thèse ne doit pas se comprendre comme une recherche sur l'éducation mais comme un travail pour l'éducation, d'où une implication très spécifique des professionnels, une forme collaborative de recherche étant parfois encouragée. Cela n'est bien sûr pas possible pour toutes les disciplines. En histoire, où le contact avec des populations disparues est peu probable, ou en science politique, où le savant et le

politique ne se mélangent guère, ces pratiques peuvent sembler éloignées des préoccupations des doctorants.

C'est d'ailleurs sans doute parce qu'il s'agit d'une approche en sciences de l'éducation que l'un des chapitres proposés ne tient pas la promesse suggérée par son titre : « Oser la sérendipité » (p. 92-95). En effet, peut-être à force de vouloir être utile et de permettre au doctorant d'être le mieux orienté possible – de ce point de vue aussi, l'ouvrage s'inscrit pleinement dans les actions qui peuvent être préconisées par les sciences de l'éducation –, le livre ne permet pas, sur le fond, la fantaisie que son style autoriserait. La sérendipité est totalement absente de tous ces conseils extrêmement cadrés, y compris, donc, dans le développement qui lui est pourtant consacré, le répondant se contentant de lister des outils de collecte de données qu'il estime originaux. Incompréhension de la sérendipité, qui, par définition, ne peut véritablement « s'approprier » et se laisser enfermer dans des catégories d'outils méthodologiques. Si une thèse doit bien sûr être cadrée, encadrée et dirigée, la recherche – et la thèse, quelle que soit la discipline, est avant tout une formation à la recherche par la recherche – s'effectue également par des rencontres inattendues, avec des personnes ou des idées, provoquées ou pas, et c'est aussi cela qui en fait le sel et la richesse.

Cependant, devant la rigueur du contenu et l'attrait de la forme, on passera rapidement sur ces quelques éléments qui font défaut ; nous risquerions d'imiter ces membres de jurys de thèse dont l'objectif principal semble être de repérer les références qui manquent dans le texte présenté en soutenance : forcément, il y en a toujours ! Et en fait, pour cet ouvrage, ses carences semblent davantage liées à un parti pris : motiver ceux qui hésitent encore à partir en thèse.

Sonny Perseil

*Conservatoire national des arts et métiers, Lirsa,
F-75003 Paris, France
sonny.perseil[at]lecnam.net*

Philippe MARTIN (dir.), « Varyations ». Gens du livre, marronneurs et bibliothécaires

Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2020, 240 pages

Le présent recueil d'articles intéresse les sciences de l'information et de la communication pour de multiples raisons. La première est la collection qui accueille l'ouvrage. Dirigée par André-Pierre Syren, elle s'intitule « Papiers » et se définit comme suit : « Créée en 2008, la collection Papiers a

pour ambition d'allier la recherche universitaire et professionnelle autour des sciences de l'information et des bibliothèques. Elle rassemble des points de vue variés et originaux, des spécialistes de plusieurs disciplines, des approches contemporaines ou historiques. Car rien n'est moins évident que la civilisation dans laquelle nous croyons baigner naturellement ! »

L'information n'est pas ici reliée à la communication, mais à la bibliothèque. L'orientation de ladite collection est historique et rejoint le domaine précis de l'histoire du livre. La deuxième raison est l'éditeur lui-même, ainsi que l'institution dont il émane. Il s'agit en effet des presses de l'Enssib (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques), jadis Ensb, c'est-à-dire École nationale supérieure des bibliothécaires. Les sciences de l'information y occupent donc dorénavant une place importante, visible dans le nouveau nom comme dans l'acronyme. L'ouvrage se présente comme un recueil d'articles qui renvoie au genre des mélanges :

« Au sens étymologique du terme, il s'agit de donner des articles, réunis afin de composer un ouvrage autonome. Tous les textes qui suivent ont déjà été publiés, nous remercions toutes les institutions qui nous ont autorisé à les reproduire, on en trouvera la liste en annexe. Nous avons respecté les textes originaux, tout au plus les avons-nous uniformisés pour qu'ils entrent dans le cadre éditorial des collections des Presses de l'Enssib, travail réalisé avec la complicité et la gentillesse de tout le personnel du pôle éditorial » (p. 16). Comme l'indique également le titre du mot de la directrice de l'Enssib, jadis élève de Dominique Varry, l'ouvrage a été réalisé *in venerationem tui*. D. Varry est professeur à l'Enssib. Le préfacer Malcolm Walsby confirme la dimension d'hommage du présent recueil d'articles : « On se laisse emporter dans les dédales d'une analyse du matériel typographique employé dans une impression du XVIII^e siècle. Ou bien on rebondit de gravures de cornes d'abondance servant de culs-de-lampe aux longueurs relatives des filets sur une page de titre pour suivre au trac les stratagèmes des imprimeurs et des libraires. Dans tous les cas, une enquête menée sous la conduite magistrale de Dominique Varry est une expérience inoubliable. » (p. 8)

Historien de formation, D. Varry soutient, après l'agrégation, une thèse sous le titre *Recherches sur le livre en Normandie : les bibliothèques de l'Eure à la*